

Vivement un autre siècle!

Pierre Vadeboncoeur

Volume 36, numéro 1 (211), février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32084ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1994). Vivement un autre siècle! *Liberté*, 36(1), 181–185.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCŒUR

VIVEMENT UN AUTRE SIÈCLE !

L'art est-il mort ? La beauté ne représente-t-elle plus rien ? La beauté est-elle datée ? Ces questions et des dizaines d'autres du même genre hantent encore une époque ayant trouvé, dans la dérision, une ultime, moribonde et négative positivité. D'aucuns en font encore grand cas, poursuivant ainsi une négation qui logiquement ne saurait avoir de terme, mais, ce faisant, ils ignorent la chose la plus simple : ce nihilisme quelque peu maniaque, si contraignant et qu'on dirait fatal, il suffit qu'on l'abandonne pour qu'il tombe... On peut s'en détourner avec la plus grande facilité. On en décide, il n'est plus rien. C'est là une grande surprise pour ceux qui s'escriment encore sur un champ de bataille maintenant d'opérette.

L'art est-il mort ?

La vie, la force répondent comme toujours quelque chose. Elles répondent non par des mots, mais par des réalités sur lesquelles le fait de dire non n'a aucune prise puisqu'il nierait le réel même.

Devant quoi, en art, devient-il objectivement impossible de prétendre que rien n'est ? Il existe de telles choses contre lesquelles le négativisme est impuissant. Quelles sont ces choses que le doute ne saurait effleurer ? Qu'est-ce qui résiste comme une montagne ? Qu'est-ce qui dissipe non seulement le doute mais l'idée selon

laquelle le doute serait invincible ? Qu'est-ce qui peut nier le néant ? Qu'est-ce qui opère la révolution de l'existence contre la révolution épuisée de la déroute ? Qu'est-ce qui annonce un autre siècle — un autre siècle enfin ? L'art vit, l'art est vivant.

J'en ai eu une expérience particulièrement probante à Paris. En risquerai-je le témoignage ? Sans doute, et avec défi, mais un défi dont je récusé d'avance l'épreuve si celle-ci n'a pas lieu à l'endroit même.

Quand on admire, ébloui, l'édifice de la Défense, à Paris, cet édifice, puis l'ensemble formé par lui et par d'autres immeubles, de même que la place immense qu'il y a devant et qui semble dégager autant d'espace qu'un vaste plateau, alors les propos de fin de siècle sur l'art s'évanouissent, tombent à rien devant la souveraineté qu'on voit. Ils sont de nulle utilité devant le Fait manifesté là, un Fait qui n'a pas à étaler ses raisons : son affirmation emporte tout.

Son image ou plutôt sa réalité, qui éclate de sens et domine absolument par ses proportions, par sa beauté, par sa hardiesse, s'impose seule, étrangère aux partis pris réducteurs, aux bavardages de la raison, à toute cette colle.

L'art ici est comme passé dans un autre monde, à une infinie distance des palabres, dont il semble ne pas s'occuper plus que les Pyramides ne tiennent compte de nos dialectiques du moment...

Un manifeste n'aurait pas la moindre chance d'être entendu devant cette Figure.

Cette architecture s'impose et, en s'imposant, fixe le champ du commentaire en le concentrant sur elle seule, sur son discours seul, parce que sur sa réalité.

On contemple cette merveille. On a tout oublié. Il ne s'agit plus que d'une splendeur.

Devant cela, à quoi bon ce qui traînait dans les conversations ? Elles ne soulèvent plus d'idées fécondes. Elles sont là privées de pertinence. Il n'est plus question que du phénomène qu'on voit.

Ce qui s'impose alors à l'œil s'impose du même coup à l'esprit, qu'il remplit entièrement.

Dès lors, pour la pensée, pour l'émotion, ne subsiste plus qu'un objet, qui contient de soi tout ce qu'il faut, traduit par un accident superbe.

La réalité, souveraine ici, a mis aisément l'abstraction en déroute. Plus de place pour le soupçon, les systématiques, les coteries, si utiles qu'elles puissent être et ont été en d'autres circonstances de l'art. Tout le monde se fait clouer le bec. Quel soulagement !

Est-ce que je marque assez la différence que je veux dégager ? L'indépendance d'une œuvre à l'égard du commun esprit de controverse donne ici une indication dont le sens va peut-être très loin.

Nous étions perdus d'esprit de chicane, trop malins, trop cérébraux, trop verbeux, trop pédants, trop obsédés d'un parti pris : le parti pris d'opposition, présent dans chacune de nos démarches.

Ce me semble être un parti pris d'Occident, et moderne, et court, et de peu de sagesse, au bout du compte. Il ne se manifeste pas seulement en art mais en toutes choses. La question n'est pas de savoir si, en matière d'art, il fut fécond, car il le fut ; la question actuelle, c'est de savoir s'il ne participe pas d'une culture vidée et dès lors saugrenue.

Il semble certain que l'esprit de contestation s'est rapetissé à la longue par son exercice incessant, faisant tourner l'esprit dans des cercles, dans des contradictions et par des dédales de plus en plus étroits, étouffants et mesquins.

L'Arche de la Défense, en tout cas, me confortait dans une attitude qui pour moi n'est pas nouvelle. Je testais sur cet objet incontournable la résistance de l'Art à ce qui voudrait le tuer par une idée ou le réduire à l'état de paradoxe terminal.

Devant l'incroyable panorama artificiel de la Défense, je continuais à me sortir de ça, je m'en trouvais davantage encore affranchi, comme après une profonde révolution de l'art, qui aurait jeté par terre tous les clubs, tous les langages entendus.

Simple amateur pourtant, ne devenais-je pas une espèce de postmoderne (si cette expression a un sens) ? Changé d'époque ? Propulsé dans un temps qui ne se souviendrait pas du climat d'aujourd'hui ? Avalé par ce qui vient ? Débarrassé de bien des sottises ?

Il faut dire que l'architecture se prête mal aux avatars faciles. C'est un art dont la rigueur s'établit forcément sur des principes matériels et ceux-ci lui sont extérieurs. Il faut qu'il pense à son affaire. Cette circonstance le tient à une certaine distance de ce qui s'agite çà et là. Il est habitué aux contraintes, aux contrôles réels : il faut d'abord que les édifices tiennent debout. L'architecture est un art qui ne se retourne pas absolument selon son bon vouloir. Cette dépendance lui assure beaucoup d'indépendance.

Il me semble qu'on a aujourd'hui grand besoin de cette indépendance.

L'Arche résiste absolument. Par l'objet matériel et à la fois souverainement esthétique qu'elle est. Comment nier l'Arche ? Aucun moyen de supprimer ce caractère chinois immense. Aucun moyen de l'abolir, de l'effacer, de l'ôter de là, de le supposer caduc, de faire de petites phrases autour.

Il est là avec tout son sens. Aucun moyen de tuer le sens sans d'abord faire s'évanouir l'objet. Or, dans le

cas, c'est impossible. Devant cet objet qui ne cède pas, l'esprit de dérision est en échec, précipité parmi les riens. Il n'y a plus que ce qui *est*. Ce qui nierait cela même ne s'entend plus.

L'Arche est le contraire d'une ruine, d'une chute, d'une négation, d'une faillite, d'une pirouette, d'un refus. La gloire est là sans aucun complexe. Elle s'élève jusqu'au ciel, sans une seconde de soupçon. Elle est entièrement libre. Elle ne reflète pas du tout les misères de ce temps. Elle n'est pas un de ces fameux « reflets » d'une modernité présumée « éclatée » selon le lieu commun. Elle assume complètement sa force, sa direction, son sens. Et voilà.

Je pensais en souriant qu'il ne fallait pas moins que ce gigantesque outil pour faire pivoter l'époque. Naturellement cette idée n'était qu'une image. Dans les faits, évidemment, rien de tel ne résulterait historiquement de cette circonstance. Mais, pour moi seul, celle-ci prenait une signification radicale, proportionnelle à ce qu'il fallait fuir, à ce qu'il fallait liquider.

